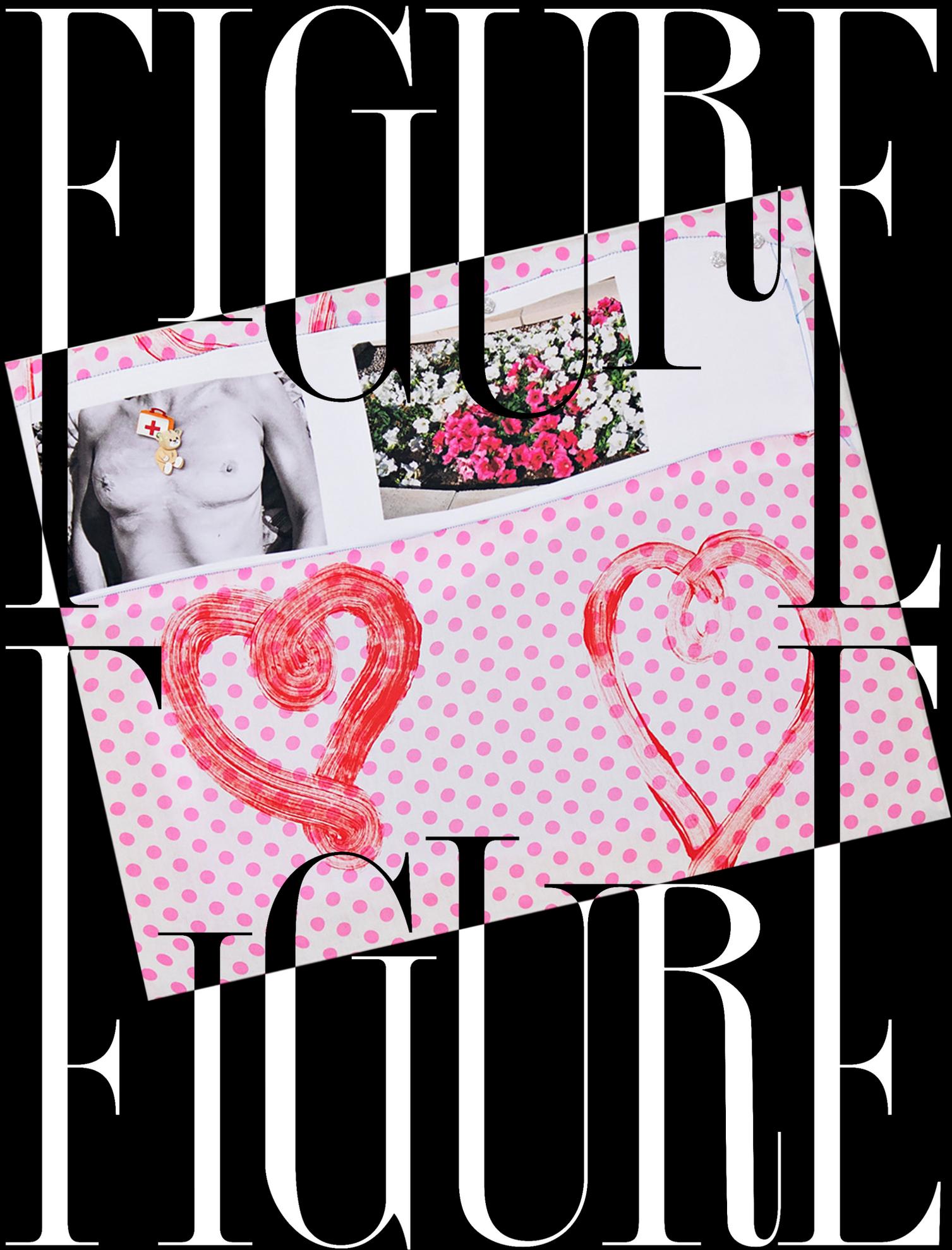


FIGURE



conversation avec **ANGÉLIQUE HEIDLER**
DÉCEMBRE 2023

N° 65



“Target Group Show”, Vue d’exposition, Braunsfelder, Cologne, Allemagne, 2023.
Photograhe : Marieke Tocha.

MATHILDE CASSAN *en conversation avec*
ANGÉLIQUE HEIDLER

MC

Comme préambule, comment as-tu rencontré l'art ?

AH

Je dirais que j'ai plusieurs rencontres avec l'art. Je pense que c'était vraiment quand j'étais petite. Mes parents m'ont toujours laissé peindre, dessiner sur les murs. J'ai le souvenir qu'un jour — quand mes parents étaient encore ensemble, donc j'avais moins de cinq ans — j'avais fait un dessin de ma famille au réveil. Bien sûr, je ne leur avais pas demandé la permission. Quand iels l'ont découvert, je ne me suis pas du tout fait engueuler. Je pense qu'ils ont même trouvé que c'était marrant. On m'a plutôt encouragé à continuer. Dès qu'il y avait des copain·es, mes cousin·es qui venaient chez moi, on dessinait sur les murs. C'était complètement saturé. C'était des murs blancs en crépi en plus, donc ce n'était pas très facile de dessiner dessus. C'était un peu l'attraction quand on venait chez moi. Et puis, j'ai continué



Vallée Village, Transfert à chaud, collage, acrylique, huile, vernis brillant sur textiles cousus, 150 × 40 cm, 2023.

longtemps après, même adolescente quand j'habitais chez ma mère ; c'était encore pire. Les murs de ma chambre étaient encore plus fournis de dessins, d'ailleurs assez laids, de mots, de photos. Il y avait des citations révolutionnaires, des paroles de chansons, des sortes de caricatures, des tags... J'ai enlevé tout ça il n'y a pas si longtemps, il y a peut-être trois ans. J'étais enfant unique aussi. Je pense que j'avais quand même pas mal besoin de m'occuper toute seule.

Et puis, il y a aussi ma grand-mère qui a une pratique artistique, sans pour autant être artiste. Elle n'a jamais pu puisque qu'elle a dû s'occuper seule de ses trois enfants, très jeune. Elle est amie avec pas mal d'artistes d'Ivry-sur-Seine où j'ai grandi. Sa meilleure copine, Carmen Charpin, c'était la prof d'arts plastiques. À Ivry, il y a des cours de très bonne qualité et accessibles, car la ville a toujours mis en place une politique culturelle pour tous·tes. Ma grand-mère m'y a inscrite très jeune. C'était tous les mercredis, quatre heures de cours, et on travaillait sur une thématique pendant une année. Tu pouvais essayer toutes les techniques que tu voulais.

Puis après, les musées. Mais pas d'événements précis, pas de choc. Mes parents m'y traînaient un peu. Je pense que la première exposition que j'ai vue en galerie c'était un *show* de Viallat où m'avait emmenée ma grand-mère. Je n'étais pas spécialement forte en dessin, c'était de l'expression artistique et je n'ai pas poursuivi à l'adolescence. Je ne dessinais pas, je faisais des gribouillis dans mes agendas, comme tout le monde, et puis dans ma chambre.

Je ne sais plus pourquoi j'ai choisi prépa d'art. Je pense que c'était un peu la facilité et je ne me voyais pas faire autre chose. À l'époque, je me disais aussi que le but n'était pas de devenir



“Love Letters. CHF”, Vue d’exposition, Stadtgalerie, Berne, Suisse, 2021.
Photograhe : David Aebi.

artiste, mais d'avoir une formation artistique, pour pouvoir retomber sur de la pub, de la direction artistique ; ce qui ne m'intéresse absolument pas aujourd'hui, mais je pense que c'était l'idée à l'époque.

Sinon, plus jeune, mais d'ailleurs toujours maintenant, c'était vraiment aussi la musique qui me captivait. Avant les Ipods, je pouvais passer des heures à écouter mes compils, Skyrock la journée et «les filles du mouv», le soir tard. Je reproduisais des clips dans ma chambre, je fermais tous les volets, je me déguisais et je montais le volume au max. J'ai passé beaucoup de temps aussi au début de YouTube à fouiller Internet pour télécharger des sons obscurs, passer d'un morceau à l'autre en ouvrant un milliard de fenêtres sur mon ordi pour être certaine de ne pas en rater un. Une sorte de compulsivité et de manière de collectionner, d'accumuler qu'on peut retrouver dans ma pratique aujourd'hui.

MC

Par la suite, tu as étudié en Angleterre à la Slade School of Fine Art. C'est une école où le département de peinture est assez prisé. Qu'est-ce qui t'a donné envie d'étudier là-bas ? Qu'est-ce que ce séjour en Angleterre de quelques années a apporté à ta pratique personnelle ?

AH

Je pense que j'ai un peu déconné comme beaucoup de jeunes après le bac. Je n'ai pas beaucoup été en cours pendant mon année aux Ateliers de Sèvres. J'avais entendu parler de la Saint-Martins et j'avais envie d'y aller. Ça me séduisait, mais je n'osais pas. Comme je savais que je n'étais pas l'élève sérieuse modèle, je n'osais pas parler de l'école à mes parents. Je n'ai donc pas passé le concours, et ni les Arts Déco ni les Beaux-Arts de Paris ne me tentaient particulièrement. J'avais vraiment envie de partir et j'ai toujours été attirée par Londres. Mon père y a vécu quand il était jeune punk, mes parents se sont rencontrés là-bas.



“Target Group Show”, Vue d’exposition, Braunsfelder, Cologne, Allemagne, 2023.
Photograhe : Marieke Tocha.



12 coups il est l'heure, Collage et acrylique sur toile, 100 × 81 cm, 2015.

Finally, on s'est mis d'accord. J'ai bien préparé mes concours, toujours avec en tête la Saint-Martins. Et une fois, à Londres, pour passer les oraux, je me suis rendu compte que la Slade pouvait davantage me correspondre. Les directeur·ices des trois sections de l'école menaient l'entretien de recrutement. Leurs questions m'ont paru plus personnelles, plus investies que pour d'autres écoles. En France, on me regarde souvent avec de gros yeux lorsque que je mentionne que j'ai étudié là-bas, parce que cette école est étrangement très peu connue ici — à l'inverse de la CSM ou même des autres écoles d'art du groupe UAL. C'est aussi une école où il y a une longue liste d'artistes dingues qui ont suivi leur formation là-bas, comme Marc Camille Chaimowicz, par exemple. Même si je ne pense pas qu'une école puisse créer un « talent », dans le sens où il y aura toujours de bons artistes dans de mauvais établissements et inversement.

En arrivant à Slade, j'ai choisi la section *media*, bien plus conceptuelle que la section peinture. J'ai décidé ça parce qu'à cette période je produisais des images sur mon ordi que j'imprimais sur toile pour peindre dessus, et qu'assez bêtement, j'ai pensé que *media* signifiait nouvelles approches c'est à dire *computer based*. Ça m'a pris la tête pendant deux ans, jusqu'à ce que j'ai un *tutorial* avec un professeur de l'école, Alastair MacKinven, un peintre que j'adore. On a eu une discussion au cours de laquelle il m'a demandé pourquoi j'essayais toujours de justifier mon travail. Selon lui, même si je passais d'abord par une étape de création sur mon ordinateur, j'avais davantage une approche de peintre et donc, qu'à ce titre, il serait plus judicieux d'aller faire un tour en section peinture. La plupart du temps quand tu travailles en peinture, il n'y a pas



DéTERREmiNation, Textiles, acrylique, huile, décalcomanies, impression laser et rideau de pochettes plastique sur toile, 150 × 40 cm, 2022.

nécessairement besoin d'approcher la création avec un concept en tête puisque c'est davantage, en tout cas pour moi, une question d'instantanéité, de composition, d'appropriation.

J'ai donc rejoint l'atelier de peinture pour ma dernière année, ce qui m'a vraiment permis de me lâcher. C'est aussi peut-être pour cette raison que ma pratique est un peu expérimentale aujourd'hui ; je n'ai jamais reçu de formation technique, à proprement parler, en peinture. C'est vrai aussi, qu'en Angleterre, il y a cette liberté qu'il n'y a pas en France — je te parle de Londres d'ailleurs, pas de toute l'Angleterre. On ressent dans la rue, dans la société en général, une possibilité d'être davantage soi-même qui est véritablement présente. Je pense que cette liberté d'être qui je veux a influencé, forcément, ma manière de travailler.

MC

Tes tableaux sont toujours des compositions d'images, des aplats de couleurs où tu juxtaposes des éléments très éclectiques : des photographies, des gris-gris, des stickers, des emballages de bonbon. Comment composes-tu tes toiles ? Quels rapports entretiens-tu, par ailleurs, avec les pratiques amateurs ?

AH

Le changement le plus notable, c'est au moment de mon changement de section. Je faisais des drapeaux. Je crois que j'avais vu ceux de Mike Kelley, ça m'avait beaucoup plu. Notamment parce que l'un d'entre eux représentait Marilyn Manson accompagné d'une série d'éléments *provoc* qui ont dû résonner avec mon époque gothique. Je faisais des montages assez *cheap* sur Photoshop, à partir de banques d'images que je créais : à l'époque, je zonais sur des forums Reddit, 4 Chan, hyper glauques, sur lesquels tu trouves les pires images que t'as jamais vues de ta vie en trois clics, et les commentaires qui vont avec d'ailleurs — racistes, pédophiles, sexistes —

hallucinant. Je chopais ces images très choquantes que j'assemblais sous forme de collages sur mon ordi avec d'autres éléments.

Donc ça pouvait — mon Dieu, j'ai honte — être une image sur laquelle on retrouve le boule de Nicki Minaj à côté d'une marmite remplie de pièces d'or sur une photo zoomée d'une blessure de guerre. Et puis, j'ai toujours beaucoup aimé l'impression. J'aime bien son immédiateté, que ce soit sur tissu, sur papier. La sérigraphie, par exemple, a quelque chose d'hyper satisfaisant. J'ai commencé à imprimer ces montages sur textile en sublimation pour mes drapeaux. Puis, je me suis rendu compte que ça coûtait un peu cher comme technique et que je pouvais reproduire le même procédé de manière plus artisanale, directement sur des toiles. Donc j'imprimais et je découpais les photos que j'avais dans ma *data base* : c'était des clipart, des png que je pouvais utiliser facilement sur Photoshop sans passer trois heures à les détourer, des photos un peu bizarres, des images Shutterstock. Je suivais vraiment la forme de l'image dans la découpe — comme des *cut-out* — alors que maintenant, j'ai davantage tendance à utiliser les images comme des tampons ; je laisse un contour, un cadre autour. Les images prennent le statut d'impressions et existent plus en tant qu'objet formel.

C'est donc en arrivant en peinture que j'ai changé de direction plastique et que j'ai commencé à expérimenter, mais toujours de manière faussement naïve. Je me souviens d'utiliser l'huile, l'acrylique sans aucune notion technique parce que je n'osais pas non plus demander. Tout le monde avait suivi déjà deux ans en peinture, pas moi. J'ai appris plus tard que les autres comment tendre une toile sur un châssis, comment mélanger les médiums. Je faisais n'importe quoi



Smoke, Fusain, collage, patch et impression sublimation cousue sur tissu,
50 × 40 cm, 2020.

techniquement et je pense que je fais toujours un peu n'importe quoi, mais ça fait aussi partie de la dimension expérimentale de ma pratique et, avec du recul, ça m'amuse.

Après mes peintures, ce sont vraiment des *moodboards* de toute façon. Je travaille de manière très spontanée; les idées viennent tout de suite. Parfois, c'est l'envie d'un format en particulier, parfois, je me balade au marché Saint-Pierre ou je vais chez Toto et je vois un tissu qui me plaît spécifiquement. C'est souvent un objet, que ce soit du textile, un châssis ou une image, qui va me donner l'impulsion pour une série de peintures. Par exemple, pour mon exposition "Piselli" en 2021 à la galerie Bad Water à Knoxville aux États-Unis, j'avais repéré des tissus à pois qui m'ont inspiré la série. Lors de ma résidence à la Stadtgalerie, c'est un tag dans les rues de Berne et des éléments trouvés en brocante qui ont été mon point de départ. Je me fais aussi souvent des sessions de brouillon. J'achète des petits châssis, des éléments un peu *cheap* et je m'échauffe, pour ainsi dire, le plus souvent pour débloquer la peinture. Je fais des croquis et, petit à petit, je réfléchis à mon truc. Ça mûrit et puis je passe à l'action et souvent, ça ne prend absolument pas la forme que j'avais en tête. Je pioche dans le stock de tissus et d'objets, d'images que j'ai à l'atelier. Je n'imprime plus d'images que je trouve sur Internet à l'arrache. Celles que j'emploie, ce sont les miennes, des photos que j'ai prises, soit que je trouve sur les marchés aux puces, dans la rue, ou alors ce sont des emballages d'objets que j'ai achetés.

MC

J'aime beaucoup le fait que tu décrives tes peintures comme des *moodboards*. Elles ont l'ambivalence du *moodboard*, cet objet qu'on retrouve autant dans les bureaux de tendance des maisons de mode que dans les





“Piselli”, Vue d’exposition, Bad Water, Knoxville, États-Unis, 2023.

chambres d'adolescentes. Avec les *moodboards*, il s'agit de définir une esthétique spécifique, faussement spontanée, en sélectionnant des images, des ambiances, des objets. Il s'agit de se façonner un *lifestyle* et de s'y tenir.

AH

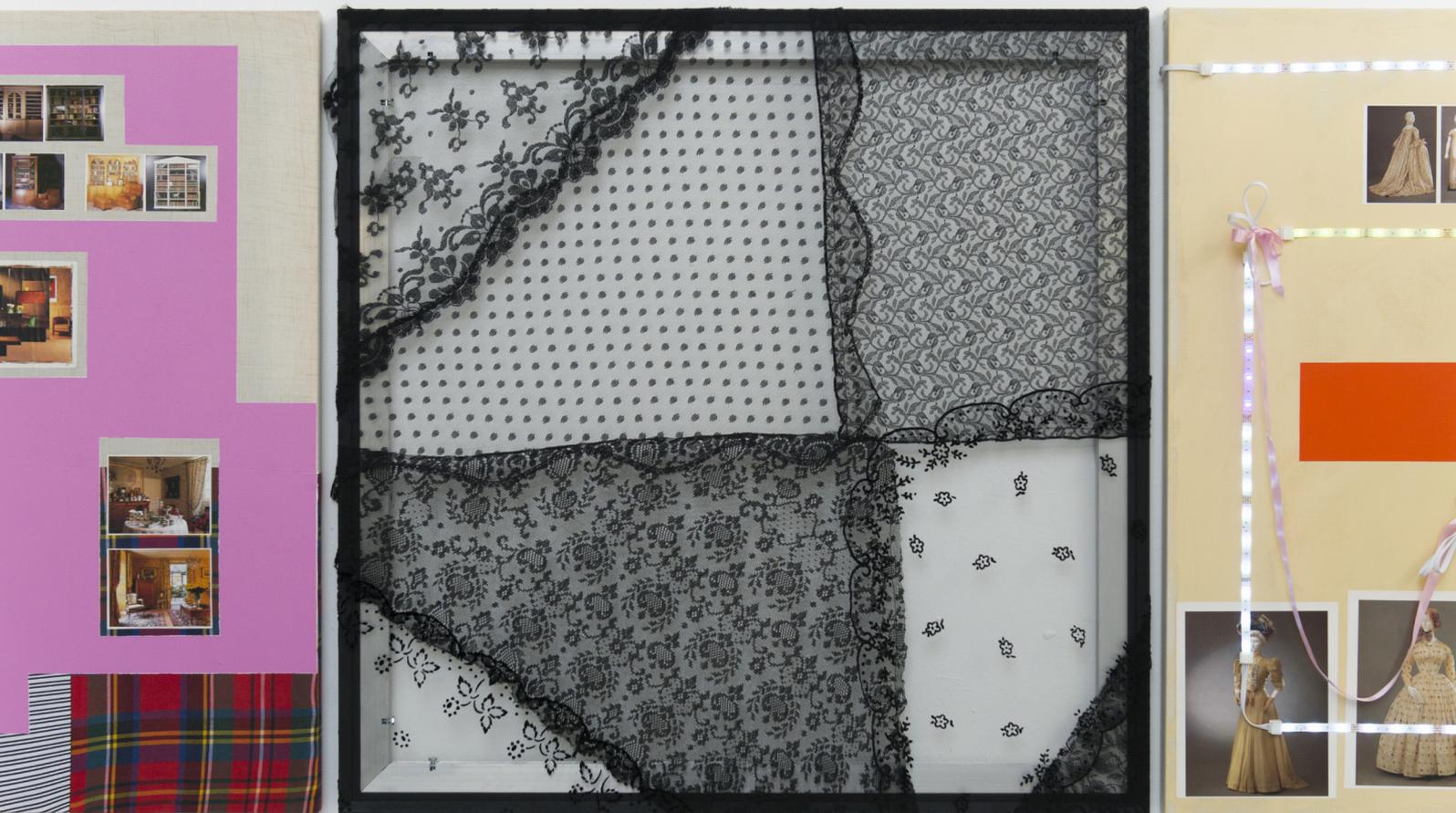
Je choisis mes images parce qu'elles m'attirent. J'ai réalisé de nouvelles peintures pendant ma résidence, cet été, à la Synagogue de Delme et pour cette série, j'avais imaginé le pseudo-cycle illusoire de la vie d'une femme qu'impose la société de consommation. Six peintures, chacune représente une étape de cette vie. Il y a *Les portes du paradis* — c'est celle avec le ruban LED : bravo madame, vous avez réussi à bien cocher toutes les cases lors de votre vie sur terre, nous vous souhaitons la bienvenue dans l'au-delà des bienséances, mais veillez à garder vos bonnes manières ; je vous prie de bien vouloir rentrer le ventre. Avant ça avec *Black Widow*, il y a la mort avec ses voiles de deuil. Pour ne pas trop tomber dans le pathos, il y a cette référence pop au film Marvel ; le côté revanchard sexy de la veuve en colère, mais seulement en écho, parce qu'évidemment, je trouve l'image trop simpliste.

Dans cette série, il y a un peu la question du maintien, des convenances, des conventions sociales qu'on retrouve dans ces images, et bien qu'elles soient hyper vintage, le *decorum* est toujours aussi présent aujourd'hui, voire plus, mais sous d'autres aspects. Pour *Pollice Verso*, j'ai collé entre autres l'image d'une bibliothèque en forme de Colisée qui est quand même absolument incroyable.

J'ai trouvé ce magazine de déco dans l'atelier de résidence et j'en ai découpé des images d'intérieurs, effectivement très datées. Je m'imaginai le type de personne qui pouvait avoir ça chez soi. « Traditionnellement » la personne



Restitution de résidence, Vue d'exposition, CAC - Synagogue de Delme, Lindre-Basse, France, 2023. Photographie : Fanny Larcher-Collin.



Black Widow - perspectives, Voiles de deuil cousus, peinture aérosol sur châssis,
100 × 100 cm, 2023. Photographe : Fanny Larcher-Collin.

dans le couple hétérosexuel qui s'occupait de l'intérieur, c'est la femme, surtout à cette époque-là. Et pourtant, je trouve que ce sont des intérieurs qui dégagent une connotation très masculine. Avec un air un peu garçonnière presque, à mes yeux ; dans les couleurs, dans les formes, les matières, le verre fumé, l'acier, la grosse moquette : ça m'évoque le stéréotype du chef d'entreprise qui fume le cigare après un déjeuner d'affaires interminable, ambiance *Mad Men*, mais plus grossier.

Et puis la bibliothèque, c'est un peu la pièce du mec, du mari, c'est son bureau, là où il va pouvoir se pencher sur ses si profondes recherches, inhérentes au sens qu'il va donner, en bon patriarce, à sa vie et à celle de sa famille. Le titre n'a pas particulièrement de sens avec ces décors intérieurs, quoiqu'un peu avec ce Colisée. *Pollice Verso*, c'est le terme qui définit le geste que faisaient les spectateur·ices des combats de gladiateurs pour commander la mort. Un pouce vers le bas. Je trouve que c'est un pouvoir de décision extraordinaire, d'autant plus qu'il devait être commun à tout le public. La majorité peut aussi avoir tort.

Pour en revenir à la technique, je travaille par couches successives. Je commence par le fond, et je construis ensuite un niveau après l'autre. Le plus souvent, je pars d'un tissu imprimé ensuite j'investis la surface en peinture et petit à petit j'intègre d'autres éléments comme la sérigraphie, le collage. Parfois, sur certaines de mes pièces, je n'interviens plus en peinture. En ce moment, par exemple, le collage me vient plus naturellement, mais je m'efforce quand même à peindre. C'est important de sortir de ma zone de confort. David Bowie en parle dans une interview assez connue où il dit quelque chose comme « *If*



Pollice Verso - aliénation, Acrylique et collage sur textiles cousus, 100 × 100 cm,
2023. Photographe : Fanny Larcher-Collin.

you feel safe in the area you're working in, you're not working in the right area. » Je pense aussi, qu'avec le flux d'images que nous consommons chaque jour, l'image fixe me vient plus spontanément sous la forme de collage. Avec la peinture, il est question d'imaginer des formes, de laisser cours à mon imagination.

Et puis, quand je peins, je vais faire des erreurs, je vais essayer des choses que je vais rater. Dans ce cas, soit je recouvre entièrement, soit je recouvre partiellement, avec une image par exemple. L'intention c'est de créer un équilibre avec toutes les techniques qui me viennent en tête, pour certaines parfois assez *border*, aussi expérimentales qu'elles soient. Il y a quelque chose de presque obsessionnel dans mes compositions.

MC

Obsessionnelles peut-être, mais tes peintures sont aussi extrêmement ironiques...

AH

Oui, parce qu'elles corrént des éléments très paradoxaux. Le paradoxe, c'est une notion qui m'a toujours fasciné. Même si tu es une personne très radicale avec des opinions tranchées, tu vas toujours avoir tes contradictions. C'est aussi ce qui crée la nuance de chacun.e.

MC

En effet, tu affiches une certaine posture qui rappelle un peu le Bad Painting dont le style marginal, irrévérencieux, coloré, est né aux États-Unis dans les années 1970 en réaction à l'art minimal et à l'art conceptuel. Tu affiches, toi aussi, une même désinvolture, une même nonchalance vis-à-vis de ta pratique. Pourquoi cette posture ? Quelle est la position que tu prends vis-à-vis des images que tu emploies ?

AH

J'essaie d'avoir des vues d'ensemble : je m'approprie et j'assemble. J'essaie de faire résonner deux ou trois idées, de les faire s'entrechoquer peut-être : certaines questions sociétales comme le sexisme, l'influence du



Valentino Veut Vendre Cinquecento Cinquanta Cinque (VVCCC), Transfert à chaud et acrylique sur textiles cousus, 150 × 40 cm, 2023.



Système de Sécurité, Acrylique sur papier, collage et vernis brillant sur textile,
80 x 80 cm, 2023.

marketing sur l'identité et sa construction sont des sujets qui reviennent souvent dans mes tableaux, plutôt de manière symbolique. Je n'en fais pas pour autant mon étendard, d'où peut-être cette sensation de désinvolture. En fait, j'ai mes opinions personnelles sur un tas de sujets dont je discute ouvertement avec mes ami·es avec qui je n'ai pas peur de dire de conneries. Mais je n'ai pas envie de me prononcer sur des sujets politiques de manière absolue dans mon travail.

Je ne suis pas certaine qu'il faille toujours tout montrer, surtout que parfois ça vient dans un élan émotionnel et je pense qu'il faut du temps pour digérer ses idées, notamment à travers l'expérience. Penser par soi-même, sans nécessairement se conformer aux clichés de l'artiste : rebelle, idéaliste, charitable, imposés par la communauté artistique elle-même finalement. Ce que je veux dire c'est que même une position supposément anti-système ou anti-capitaliste vient s'inscrire dans une mécanique capitaliste de représentation, et pour moi, le fait de l'afficher résolument dans son travail c'est un peu comme une exagération de sa vie intime.

MC

Ta pratique de la peinture semble également très inspirée par ton propre usage des réseaux sociaux. Il me semble que ton travail pose beaucoup la question de l'influence. Quelles images nous habitent ? Qu'est-ce qu'être soi-même influencé·e ? Qu'est-ce que les *trends* Tik Tok, les *feeds* Insta ont à voir avec tes peintures ?

AH

Je dirais que les réseaux sociaux ont une influence à contre-courant en fait. Je m'impose des règles dans mon *process*. Évidemment que l'on est influencé par une énorme quantité d'images, d'œuvres et d'objets que l'on voit, chaque jour, sur les réseaux sociaux. Il y a inévitablement des tendances qui émergent, des choses qui me plaisent plus que d'autres. J'essaie pourtant de



From **OLMA**, Collage, pin's, acrylique, textile, liquides, pochette plastique, élastique en caoutchouc, sachet en plastique, lanyard promotionnel, 30 × 17 × 10 cm, 2023.



“Love Letters. CHF”, Vue d’exposition, Stadtgalerie, Berne, Suisse, 2021.
Photograhe : David Aebi.

ne pas y céder et d'aller, chaque fois, complètement à l'opposé, à titre personnel. Un peu comme une éthique ou une rigueur intellectuelle. Après, je n'ai pas Tik Tok. Je m'interdis d'avoir Tik Tok parce que je passe déjà beaucoup de trop de temps sur mon téléphone, ça me suffit. J'ai une amie qui m'a envoyé quelque chose la dernière fois, c'est une meuf habillée un peu en soubrette *kawai* surmaquillée. Elle est en *live* sur Instagram. Les gens lui envoient des emojis et des sous. Elle est payée comme sur les sites pornos sur lesquels tu peux payer pour que les gens devant leur cam fassent un truc ou un autre. C'est pareil, mais elle mime des emojis en faisant des petits bruits de jeux vidéo et c'est terrifiant parce qu'on dirait un robot ! C'est flippant également sur la question de la pornographie, de la sexualité, de l'objectivation des femmes.

Je me doute que ce ne sont pas des adolescent·es qui trouvent ça mignon et qui payent pour envoyer des baleines ou des diabolotins ! C'est toujours le genre de phénomène qui m'intéresse, je vais aller piocher des éléments que je trouve poétiques, tout comme affreux, dans l'univers de cette folle dingo — qui après, se fait sa thèse, ce que je peux trouver légitime. Et en même temps, pas tout à fait. Je trouve que c'est jouer à fond le jeu du capitalisme et chacun a sa part de responsabilité là-dedans. Tu ne peux pas, en tant que féministe, aller cracher sur les meufs qui, en utilisant les codes du patriarcat, se font de l'argent, mais je ne peux pas m'empêcher de penser, au fond, que ce n'est pas la bonne manière de faire.

MC

En effet, dans tes peintures, il y a de nombreux corps de femmes, nus, sexualisés depuis ce fameux *male gaze*. Je pense également à des suggestions d'un certain érotisme, comme ce tableau avec la photographie d'un lit défait...



Val de Marne 2000, Acrylique sur textiles cousus, 300 × 150 cm, 2023.

Photographe : Fanny Larcher-Collin.

AH

Ah oui, c'est le lit qui est dans la chambre d'amis de la maison de mon oncle à l'île d'Elbe, en Italie. Ce sont de vieux draps en lin rouge qui appartenaient à mon arrière-grand-mère et qui sont magnifiques. Il y a une canette de Coca sur la table de nuit.

MC

Je pense aussi à la photographie d'un portrait d'une femme à l'œil au beurre noir exposée à Berne, lors de ta restitution de résidence à la Stadtgalerie.

AH

C'est moi ! J'aime bien la possibilité qu'il y ait une confusion sur le sujet. L'une de mes toiles récentes, celle avec la dentelle noire dont je te parlais tout à l'heure, beaucoup de personnes pensent que c'est de la lingerie alors que ce sont des voiles de deuil. C'est pareil pour l'œil au beurre noir. Quand j'étais ado, un soir où j'ai dû mentir pour pouvoir sortir, j'ai eu la bonne idée avec des ami·es de jouer au relais. J'ai glissé sur mes genoux pour attraper, la première, le foulard et je me suis violemment pris le genou de mon adversaire dans l'œil, ce qui a donné lieu à un sublime hématome. C'est mon père qui avait pris cette photo à l'époque. Je l'ai retrouvée par hasard, et je me suis dit, c'est trop fort. Je ne me serais jamais permis, par exemple, d'utiliser une photo d'une femme victime de violences conjugales dans l'une de mes toiles. Les apparences sont trompeuses.

MC

J'ai lu dans une interview que *King Kong Théorie* de Virginie Despentes (2006) était un livre qui avait beaucoup compté à tes yeux. Peux-tu m'en parler ? En général, qu'est-ce que tu lis ?

AH

Dans cette interview, on me demandait de citer un livre qui avait récemment changé ma vie, quelque chose comme ça. Je pense que j'avais choisi de citer *King Kong Théorie* parce que c'est vraiment un livre-manifeste. T'as envie d'obliger beaucoup de réfractaires au féminisme à le lire, un peu comme dans *Orange mécanique* : les yeux



Koka Kola, Acrylique, collage et impression par sublimation sur tissu,
50 × 40 cm, 2020.



“Love Letters. CHF”, Vue d’exposition, Stadtgalerie, Berne, Suisse, 2021.
Photograhe : David Aebi.



Joy Inside My Tears, Transfert à chaud, acrylique sur textiles cousus, 140 × 70 cm,
2021.

gardés ouverts de force grâce à une machine et un système de gouttes de sérum physiologique. Je rigole, mais tu vois l'idée.

Et Despentés, je la lis depuis très jeune — trop — donc j'y suis attachée. J'en discutais avec une amie d'enfance avec qui j'ai fait beaucoup de bêtises. On s'est souvenues qu'on avait lu *Baise-moi* à douze ans et que, même si c'est un super bouquin, il avait changé nos vies d'une certaine façon. *Baise-moi*, c'est l'histoire de deux jeunes filles en cavale qui se prostituent, qui comettent des meurtres en série, qui boivent, qui font du racolage. À cet âge-là, tu as une vision de la sexualité encore très floue. Pourtant les désirs commencent à naître. D'une certaine manière, *Baise-moi* donne envie de vivre ce que Despentés raconte — pas une très bonne idée. C'est intéressant de voir comme un roman *a priori* féministe peut te conditionner à contresens.

Autrement, je lis beaucoup de romans, des classiques. Récemment, j'ai lu *Tender is the Night* de F. Scott Fitzgerald. C'est l'histoire d'une jeune fille qui devient une jeune femme à travers le *glam* de son métier d'actrice et de sa première histoire d'amour avec un homme plus vieux qui la prend sous son aile, presque comme un père. Oui, il y a des romans qui vont changer ma vie, mais ça va durer une semaine et après, j'oublie.

Sinon, ados, avec ma meilleure amie, on lisait tous les Bukowski. On se retrouvait beaucoup là-dedans parce que c'était hyper *destroy* et qu'on faisait n'importe quoi. Et en même temps, il y a presque du *kawai* chez Bukowski, c'est fantaisiste. Il y a beaucoup de violence, mais il est touchant quand il raconte ses histoires d'amour.

MC

Tes tableaux ont un petit côté un peu *destroy*, rapide, spontané, facile. Ils surfent aussi sur le *cute*, si l'on pense aux personnages de dessins animés, les fleurs, le rose,



Faut toujours un peu d'peintur' pour sauver la façade, Acrylique, collage et cristaux Swarovski sur toile, 40 × 40 cm, 2019.



Weena, Acrylique, autocollants et impression par sublimation cousue sur tissu,
50 x 40 cm, 2020.

les fleurs, les noeuds, — tous ces motifs qui reviennent constamment dans tes peintures.

AH

J'ai bossé pour une marque de bijoux fantaisie pendant trois ans et ils m'ont donné un stock énorme d'anciennes pièces avec des strass, des petites fleurs en cristaux, des breloques en tous genres. Quand je ne sais pas quoi faire, je pioche dedans et ça me donne des idées. Ce que je vois dans le *cute*, c'est le côté *scrapbooking* — ces activités que les mères au foyer font souvent avec leurs enfants surtout aux États-Unis et en Amérique du Sud. C'est le joli album photo qu'on décore de toutes les manières possibles, des panneaux pour des fêtes traditionnelles, pour les *quinceañera* par exemple, le *craft* que tu vas faire à la maison.

Dans le *cute*, je pense que c'est l'immédiateté du sentiment que ça crée qui m'intéresse. C'est un réflexe de consommation que cette catégorie esthétique entretient complètement, comme le fait le sexe dans la pub. J'aime bien mélanger des éléments attendrissants qui rappellent l'enfance à d'autres choses assez choquantes, pour créer une désunion, que je vais ensuite essayer de rééquilibrer avec des motifs pour créer une harmonie. J'ajoute aussi de plus en plus d'éléments biographiques dans mes peintures. J'ai retrouvé des albums de photos que j'avais prises quand j'étais petite, des photos avec mes cousin·es. Je trouve qu'il y a vraiment des atmosphères qui s'en dégagent. J'ai récemment utilisé des images de mes nounours, images hyper glauques et je me souviens très bien de les photographier en me disant que c'était trop cool qu'ils soient alignés les uns à côté des autres alors qu'en fait, le résultat est plutôt sinistre.

MC

À la Synagogue de Delme, où tu étais en résidence cet été, tu as récemment produit des sculptures, notamment



La Californie, Cuisine de poupée en plastique, ficelle, crucifix en bois et métal,
Dimensions variables, 2023.



Out-of-body Experience, Plaque en aluminium, impression jet d'encre, veilleuse, poupée en plastique, galets, fers à cheval, accessoires capillaires, bracelets, serre-tête, Dimensions variables, 2023.

La Californie, très Barbie aesthetic. Est-ce que tu peux m'en parler davantage ? Souhaites-tu te diriger dans cette direction par la suite ?

AH

Pour cette pièce, j'étais dans une recyclerie à la campagne et j'ai trouvé cette cuisine de poupée en même temps que les deux crucifix. Ils se sont emboîtés nickel donc je n'ai pas réfléchi. Tout près de l'atelier, il y a un Emmaüs gigantesque, incroyable. Par exemple, j'y ai trouvé cette grosse poupée de la taille d'un enfant de trois-quatre ans. Peut-être qu'en ce moment le côté *dark* de l'enfance se fait ressentir dans mon travail.

En tout cas, pour la résidence, j'avais ce projet d'aller un peu observer les habitudes de consommation rurales en comparaison avec celles de la ville. Il y a une tendance à penser qu'à la campagne, les gens sont moins dans la consommation. Je voulais opposer ça au shopping sur Internet avec Amazon & co. Je voulais aller trouver des catalogues d'entreprises locales qui vendent du mobilier, des fringues, des lits, des matelas... Je suis allée assez naturellement vers la sculpture en assemblant divers objets que je chiais pendant la résidence, ce que j'ai bien envie de poursuivre.



«Ronaaaalld..!», dit-elle, d'un air navré. Et à la fois, ça l'amusait, Acrylique et collage sur textiles cousus, 90 × 70 cm, 2017.



Tous Pareils, Acrylique, collage sur rosace en polyuréthane, 30 × 30 cm, 2021.
Photographe : Flávio Palasciano.

Angélique Heidler, Figure Figure 2023
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Mathilde Cassan

mathildeaude.cassan@gmail.com

INTERVIEW

Mathilde Cassan

mathildeaude.cassan@gmail.com

IDENTITÉ VISUELLE

Atelier Pierre Pierre

hello@pierre-pierre.com

www.figurefigure.fr

[Instagram](#)

[Facebook](#)

[Twitter](#)